

*C*'était avant. Était-ce mieux ? Je ne sais. Mais c'était avant et cela me plaît ainsi. Parce que les remontées de souvenirs qu'a suscitées en moi ce travail d'exhumation né de mes échanges avec mon éditeur, Arnaud Le Guern, me disent assez qui j'étais petit garçon puis adolescent, mais aussi ce que j'ai voulu devenir. La fidélité à ce petit garçon-là doit à mes yeux se transmettre comme une vertu cardinale. Et à travers ce livre je rends hommage à ce monde « d'avant » qui l'a façonné et a nourri ses rêves.

Ce monde-là était plus lent, certes, mais est-ce si grave ? Il était par nature moins « moderne », mais qu'est-ce qui se démode plus que la mode ? À mes yeux de sexagénaire nostalgique, c'était d'abord un monde enchanté et, plus les années passent, plus il le devient.

La nostalgie, ce n'est pas le passéisme. C'est d'abord un sentiment tonique de frustration

devant notre impuissance à retenir les êtres et les choses qui nous filent entre les doigts. Ne pleurons pas sur le lait renversé : ils ne sont plus là, ils ne reviendront que si nous les maintenons fermement en vie. Si l'oubli les recouvre et les ensevelit, ils seront morts pour de bon. Mais si nous savons les honorer comme il se doit, leur rendre hommage comme ils le méritent, à travers un livre ou une simple pensée, ils pourront ressusciter.

## *Actualités télévisées*

J'ai présenté mon premier journal télévisé le 13 septembre 1975 sur Antenne 2. Une chaîne qui, sous ce nom, n'existe plus. Elle venait alors de naître, prenant la suite, au début de cette année, de la deuxième chaîne en couleur de l'ORTF. Dix-sept ans plus tard, Antenne 2 deviendra France 2. Mais j'avais migré entre-temps. J'étais alors sur TF1 depuis cinq ans... Il m'est impossible, pourtant, de ne pas me souvenir de ce qu'était alors la télévision.

Je suis né à Reims, à une époque où l'idée même de la télévision n'en était qu'à ses prémices. Il était presque 20 heures quand j'ai vu le jour, une coïncidence qui a longtemps fait rire ma mère. Étais-je prédestiné? Elle voulait le croire. Je ne l'ai pas détrompée. Cela m'amusait.

Pour être informés, en 1947, mes parents avaient la presse écrite et la radio. Mais de grandes manœuvres étaient en marche. La RDF

– Radiodiffusion française – est créée le 23 mars 1945. En 1948, le ministre de l’Information s’appelle François Mitterrand. La RDF devient alors la RTF (Radiodiffusion-télévision française). Le 29 juin 1949, Pierre Sabbagh présente le premier journal télévisé depuis les studios de la rue Cognacq-Jay. Avec Pierre Dumayet, Pierre Desgraupes et Max-Pol Fouchet, il met également les livres à l’honneur. «Lectures pour tous» a été l’une de mes inspirations pour mes futurs programmes. D’autres émissions voient alors le jour : la programmation religieuse du dimanche matin, «Le Club du jeudi» pour les enfants, le défilé du 14 Juillet, des pièces de théâtre filmées. Le 2 juin 1953, on offre aux téléspectateurs le couronnement en direct d’Élisabeth II – un événement considérable. En 1958, la RTF donne naissance à deux chaînes. De nouvelles émissions s’imposent : «Cinq colonnes à la une», «Le Jeu des 1 000 francs». Aujourd’hui, leurs succédanés honorent encore ces deux genres rois de la télévision : le grand reportage et les jeux.

J’ai toujours en tête le logo de l’ORTF, créé le 27 juin 1964 à la suite de la RTF. Le sigle – lettres blanches et figures géométriques assorties sur fond gris – n’a que peu évolué. L’ORTF s’était vu assigner une belle mission : «satisfaire les besoins d’information, de culture, d’éducation

et de distraction du public». Bien plus tard, je me retrouverai dans cette volonté. J'essaierai d'en être le garant, dans le domaine de l'information comme dans celui de la culture. Une manière d'être fidèle à la mémoire de mes jeunes années.

Que regardait-on alors? «La Piste aux étoiles» nous emmenait au cirque. «Au théâtre ce soir» permettait de découvrir ou de réviser les classiques du répertoire français. «La Tête et les Jambes» mêlait sport et culture générale. Avant de s'endormir, les enfants avaient droit aux cinq minutes de *Bonne nuit les petits*. C'était également le temps des premiers feuilletons et séries. Dans *Les Cinq Dernières Minutes*, créée par Claude Loursais, le commissaire Bourrel s'exclamait «Bon Dieu! Mais c'est bien sûr!», avant de révéler le nom du coupable. *Zorro*, lui, arrivait. Au générique des *Saintes chéries*, qui racontait avec humour la vie d'un couple, on retrouvait Daniel Gélin et Micheline Presle, mais aussi Jean Yanne, Marthe Mercadier et Jacques Higelin. En 1971, un futur grand du septième art, Maurice Pialat, faisait ses débuts sur petit écran en réalisant *La Maison des bois*. En 1972, la série des *Rois maudits*, signée par le duo Barma-Jullian d'après l'œuvre de Maurice Druon, remportait un immense succès. J'avais alors quatorze ans. Comme les émissions d'Alain Decaux et les réalisations de Claude Santelli,

elle m'a aidé à trouver les clés les plus accessibles de l'histoire racontée au plus grand nombre. Ne pas oublier non plus : *Thierry la Fronde*, *Belphégor ou le Fantôme du Louvre*, *Belle et Sébastien*, *Vidocq* ou encore *Les Chevaliers du ciel*, série qui narrait les aventures de Tanguy et Laverdure. Le *made in France* avait son sens. Même si les Anglo-Saxons nous permettaient de faire connaissance avec Steve McQueen, *alias* Josh Randall, dans *Au nom de la loi*. *Les Incorruptibles*, *Les Envahisseurs* ou *Robin des bois* avaient également mes faveurs.

Très vite, la télévision a imposé au regard de tous des visages et des silhouettes. Les plus charmantes ? Les speakerines. Les magazines papier avaient les *cover girls*. Nous avions le sourire et le charme de Jacqueline Huet, Jacqueline Caurat ou Catherine Langeais. Elles présentaient les programmes et s'adressaient à nous, semblant nous regarder droit dans les yeux.

Jacqueline Huet, que je retrouvais en une de *Paris Match* ou de *Télé 7 Jours*, ressemblait à une actrice d'Hitchcock. Jacqueline Caurat appartenait elle aussi à cette lignée de blondes fatales. Je ne savais pas encore que Catherine Langeais avait été, avant-guerre, le grand amour de François Mitterrand. À dix ans, j'apprenais la mort d'Arlette Accard. Son suicide est resté un mystère. La plus connue des speakerines était Jacqueline

Joubert. Cette impression, dans les années 1960, que toutes les femmes s'appelaient Jacqueline... Mariée à Georges de Caunes, Jacqueline était la maman d'Antoine, qui officie aujourd'hui à 19 heures, dans la tranche que j'ai créée il y a tout juste trente ans sur Canal Plus.

Après la présentation des programmes et du concours de l'Eurovision en 1961, elle recevait des artistes connus ou inconnus dans «Rendez-vous avec...» Plus tard, productrice, elle fera les beaux jours des programmes jeunesse d'Antenne 2 en révélant le talent d'une animatrice : Dorothée. Clin d'œil, après avoir joué devant la caméra de François Truffaut, Dorothée interprétera une speakerine, en 1979, dans *La Gueule de l'autre* de Pierre Tchernia, où je fais une furtive apparition. La speakerine épousait son temps. Noëlle Noblecourt en a témoigné. En 1964, alors qu'elle présente l'émission «Télé Dimanche», sa jupe laisse apparaître ses genoux. Scandale pour l'époque ! La direction la renvoie immédiatement. Sous le charme de Noëlle, comme je le fus plus tard du *Genou de Claire*, interprété par une amie proche, j'ai laissé Noëlle Noblecourt habiter mes pensées d'adolescent.

Du côté des vedettes masculines, je n'oublie pas des visages et des voix. J'ai parlé de Georges de Caunes et des trois Pierre : Sabbagh, Desgraupes et Dumayet. Je ne peux omettre de citer d'autres

figures que j'ai eu la chance de bien connaître, tels Claude Darget ou Maurice Séveno. Le sport était l'affaire de Robert Chapatte, Roger Couderc et Thierry Roland. Guy Lux faisait son affaire de la variété musicale avec «Le Palmarès des chansons», et des jeux avec «Intervilles», qu'il présentait avec Simone Garnier et Léon Zitrone. J'aimais regarder Léon, sa stature, son art majestueux de se sortir de toutes les situations conflictuelles. Chez lui, la drôlerie le disputait à la plus affûtée des intelligences. Il était aussi à l'aise en commentant le tiercé qu'en tenant la chronique mondaine des têtes couronnées ou en présentant le journal télévisé. Léon a été un de mes prédécesseurs à la présentation de la grand-messe des informations. Puis il est devenu mon égal et enfin mon remplaçant pour le week-end. Nous avons trente ans de différence et pas vraiment la même conception du respect de l'autorité, mais nous nous entendions bien.

Le 13 septembre 1975, à 20 heures, je suis devenu, aux yeux de beaucoup, l'homme des actualités, mais je ne l'ai pas tout de suite perçu ainsi. Je ne me suis jamais regardé à l'écran. J'ai du mal avec ce rapport à l'image. L'écran sur lequel les Français me suivaient n'avait rien d'un écran plat. Il était siglé Bristol, Schneider, Brandt ou Pathé Marconi, qui se faisait appeler «La voix de son maître». Petite ironie, à une époque où le



pouvoir contrôlait tout. Sur le plateau, le décor était minimal : un bureau, un fond austère derrière le présentateur, un téléphone en bakélite pour l'aider pendant les pannes, un archaïque promoteur. Aujourd'hui, si longtemps après, à l'heure des chaînes d'infos, tout cela a bien changé. Que se passerait-il si, comme je l'ai vécu en 1978, au lendemain des élections législatives, le feu gagnait le studio du JT ? Les téléspectateurs, ce jour-là, ont cru à un attentat. Beaucoup m'imaginaient brûlé, grièvement blessé, me témoignant leur affection dans de touchantes lettres. Ne pensant qu'à poursuivre le direct, j'avais entraîné avec moi le politologue René Rémond, qui commentait à mes côtés les résultats des élections. Nous avions couru dans les couloirs pour rejoindre la cabine des speakerines, perdue dans le labyrinthe de Cognacq-Jay. J'avais ensuite repris l'antenne, ébouriffé et essoufflé, oubliant la fumée et les flammes. L'information, alors, n'était pas « continue », mais il était hors de question de la laisser à la merci des fameux aléas du direct...

Alors que mes années de présentateur du journal de 20 heures me paraissaient déjà lointaines, à tel point que j'y repensais comme s'il ne s'agissait pas de ma personne dans la petite lucarne, j'ai reçu par la poste un exemplaire d'un hebdomadaire daté du 6 janvier 1984. L'expéditeur avait

eu la gentillesse de penser qu'un article sur la mort violente d'un scénariste culte de la Nouvelle Vague – Paul Gégauff – pouvait m'intéresser. Il n'avait pas tort. Tout comme m'a intrigué le programme télé, qui m'a replongé dans un temps, bien différent, où il n'y avait que trois chaînes : TF1, Antenne 2 et FR3.

Les livres et les écrivains étaient alors les invités d'honneur de nos soirées du vendredi, grâce à Bernard Pivot et «Apostrophes». Chaque samedi, on pouvait enchaîner «Champs-Élysées», où Michel Drucker donnait la part belle à la variété française, et «Les Enfants du rock» qu'animaient, chacun ayant son émission, des personnalités de talent comme Philippe Manœuvre, Bernard Lenoir ou Antoine de Caunes. Je me rappelle, en souriant, que la première des «Enfants du rock» avait été présentée, quelques années plus tôt, par un Léon Zitrone en tenue de gala : complet noir, lunettes de soleil, cheveux gominés. Le dimanche, en milieu d'après-midi, on pouvait se laisser séduire par un cycle Shakespeare avant de retrouver, en début de soirée, «La Chasse aux trésors» présentée par le regretté Philippe de Dieuleveult, dont la mystérieuse disparition en août 1985, alors qu'il effectuait une descente en rafting du fleuve Zaïre, a représenté pour moi un choc car c'était un ami. Le lundi, dès 20 h 35, «Emmenez-moi au

théâtre» puis «Plaisir du théâtre» nous accompagnaient sur les planches, pour le plaisir de ceux, nombreux, qui n'avaient pas la chance de pouvoir se rendre dans les salles de spectacle. Les séries, quant à elles, avaient leur case horaire : le *prime time* du mercredi. Certains préféraient *Dallas* sur TF1 ; d'autres *Les Cinq Dernières Minutes*, avec Jacques Debary, sur Antenne 2. Étrange confrontation, à la même heure, entre «l'univers impitoyable» texan de J. R. Ewing, Sue Ellen, Pamela Barnes et une atmosphère policière à la française qui dut beaucoup à son premier interprète, à la fin des années 1950 : le célèbre Raymond Souplex, *alias* le commissaire Bourrel. Pour ma part, mélomane, j'avais une tendresse particulière pour *Le Grand Échiquier*, de mon ami Jacques Chancel, puis pour les émissions d'Alain Duault et d'Ève Ruggieri. Ils savaient transmettre le goût de l'art lyrique à une heure où il leur était possible de toucher de nombreux téléspectateurs. Une autre époque, vraiment...

Aujourd'hui, je partage avec eux, mais aussi avec Guillaume Durand, Christian Morin, Olivier Bellamy, Luc Ferry, Claire Chazal ou Francis Drésel l'antenne de Radio Classique, dirigée par Étienne Mougeotte un complice de l'âge d'or de TF1.





## *Apéritifs*

Les *mooks* sont à la mode. À la fois livres et revues, vendus en librairie, ils redonnent au grand reportage, à la chronique, aux mots, leurs lettres de noblesse. Parmi les nombreux *mooks* existants, évoquons ici *Schnock*, «la revue des vieux de vingt-sept à quatre-vingt-sept ans».

À l'heure du jeunisme permanent, il n'est pas désagréable de se mettre dans la peau d'un vieux de vingt-sept à quatre-vingt-sept ans. Les couvertures présentent en une de belles figures d'un monde qui n'existe plus: Jean Yanne, Serge Gainsbourg ou Coluche. *Schnock* a l'art de faire revivre avec style une époque qui m'est chère, un temps qui me parle intimement. Ainsi, quand j'ai découvert leur Top 15 des apéritifs, j'ai laissé ma mémoire flâner. L'apéritif, pourtant, n'est plus une idée neuve. Il a mauvaise presse. Nous vivons sous le règne des cinq fruits et légumes par jour. Ce n'est pas toujours compatible avec l'apéro.

J'ai connu une époque où, «en province», on le prenait systématiquement à midi et à 19 heures. Que ce soit dans les bureaux des grands patrons ou sur la toile cirée des maisons de campagne. On faisait une pause. À Reims, ma ville natale, on buvait du champagne le dimanche. Les pensées vagabondaient. La convivialité n'était pas un vain mot.

Quand *Schnock* évoque l'apéro, il y en a pour tous les âges. Feuilletant la revue, j'ai de nouveau en bouche le goût si particulier d'orange chimique du Tang, créé en 1957 aux États-Unis. J'avais oublié que Michel Platini et Bernard Hinault avaient prêté leur nom pour promouvoir le Fruité, tentative française pour défier les Américains sur leur propre terrain : le soda. D'autres slogans me reviennent : «Ricqlès, la menthe forte qui reconforte» ou «le glouglou qui fait glagla». Gini était «la plus chaude des boissons froides». Mister Cocktail devient «L'équivalent apéritif de la poupée gonflable»... En amoureux de la Corse, le Mouss'or, au goût de pommes et de caramel, me rappelle la fraîcheur en plein soleil, une ombre parfumée sur le palais. Dubonnet est qualifié de «Channel n° 5 du gaullisme». À Rennes, place Sainte-Anne, je me souviens qu'une publicité – «Dubo, Dubon, Dubonnet» – ornait le mur d'une maison en

crépi, tout comme elle s'affichait dans les tunnels du métro parisien. Quand il a conçu son vin de quinquina, en 1846, Joseph Dubonnet se doutait-il qu'il ferait le bonheur de tant de gens ? Par exemple de Kerouac et Burroughs qui le citent dans leur roman *Et les hippopotames ont bouilli vifs dans leurs piscines*. On dit aussi que le cocktail favori d'Élisabeth II est composé de deux tiers de gin et d'un tiers de Dubonnet. Picon bière, perroquet et mauresque reviennent à la mode aujourd'hui, vestiges des Trente Glorieuses. Schnock est sévère avec le Sanbittèr de San Pellegrino : « C'est cosmétique. Comme le goût, délicieux mélange entre le sirop pour la toux et le Febreze. » Je pense plutôt à Marguerite Duras et à l'un de ses plus beaux romans, *Les Petits Chevaux de Tarquinia*, publié en 1953. J'ai retrouvé dans ma bibliothèque l'édition Gallimard originale. Le livre est défraîchi. Il a vécu au rythme du plaisir de mes nombreuses relectures : « Ils pressèrent le pas, prirent leur bitter campari et passèrent le fleuve à la nuit tombée. Gina était passée la première avec le plus important groupe de l'hôtel. Elle voulait aller voir les vieux avant le dîner. Ils refusèrent de la rejoindre. Ludi hésita un peu à y aller et finalement il y renonça lui aussi en faveur de nouveaux camparis. Ils en burent pas mal. [...] Tandis que Jacques et Ludi

parlaient encore de l'intelligence réciproque du nègre et du blanc encouragés de temps à autre, distraitemment, par Diana et Sara. Toujours devant des camparis.»

Voilà qui me donne envie, à mon tour, d'un Bitter Campari ou d'un Americano. Ou même d'un Pim's découvert à Londres et retrouvé Chez Edgar. Beaucoup plus que d'un V8, drôle de boisson sans alcool au patronyme de moteur automobile, ou qu'une rasade d'Athlon, ancêtre des boissons «énergisantes» qui font fureur de nos jours. Je pourrais aussi me laisser tenter par un «fond de culotte». C'est ainsi que mon oncle appelait son apéritif préféré: Suze-cassis. Une marque, enfin, m'a toujours intrigué: Byrrh, créée par les frères Violet à Thuir. J'ai récemment visité leurs entrepôts. Je revois une publicité affichant une silhouette féminine de la Belle Époque, choucroute rousse, robe verte et un verre du précieux breuvage aux lèvres. Une autre présentant un gargantuesque moustachu sifflant une bouteille cul sec. Inscrit en lettres rouges: «Tonique et hygiénique». On ne fait pas mieux pour prendre garde, toujours, à la douceur des choses.

